

le _____ T.O.C.

REVUE DE PRESSE

***SCUM* rodeo**
d'après le manifeste de Valerie Solanas

Un projet de Mirabelle Rousseau et Sarah Chaumette



Contact Presse Catherine Guizard / La Strada & Cies
06 60 43 21 13 - lastrada.cguizard@gmail.com

Compagnie LE T.O.C.
MVAC du XVIIIème - 15 Passage Ramey 75018 Paris
www.letoc.fr

SCUM RODEO

INDEX PRESSE, RADIO ET INTERNET [2013 / 2022]

Toute La Culture, 26/05/2022, par Orane Auriou

“SCUM Rodeo : le manifeste de Valerie Solanas au théâtre”

<https://toutelaculture.com/spectacles/scum-rodeo-le-manifeste-de-valerie-solanas-au-theatre/>

De la cour au jardin, 20/05/2022, par Yves Poey

<http://delacouraujardin.over-blog.com/2022/05/scum-rodeo.html>

Blog culture du SNES-FSU, 19/05/2022, par Jean-Pierre Haddad

“Scandaleuse Charge Urticante et Militante”

<https://cultures.blog.snes.edu/publications-editions-culture/culture/actualite-theatrale/scum-rodeo/>

Pièces détachées, Radio Campus, par Camilla Pizzichillo
avec Sarah Chaumette et Mirabelle Rousseau

<https://www.radiocampus.fr/emission/pièces-detachees>

RegArts, 15/05/2022, par Bruno Fogniès

<https://www.regarts.org/Seul/scum-rodeo.php>

Sceneweb, 13/05/2022, par Caroline Châtelet

“SCUM rodeo, la radicalité au sommet”

<https://sceneweb.fr/sarah-chaumette-dans-scum-rodeo-a-partir-du-manifeste-de-valerie-solanas/>

Un Fauteuil Pour l'Orchestre, 13/05/2022, par Denis Sanglard

“Scum Rodeo, de Valerie Solanas, au Théâtre La Reine Blanche”

<http://unfauteuilpoulorchestre.com/scum-rodeo-de-valerie-solanas-au-theatre-la-reine-blanche/>

Froggy's delight, 05/2022, par Philippe Person

https://www.froggydelight.com/article-25713-Scum_Rodeo.html

La Terrasse, 25/05/2022, par Anaïs Heluin

“Mirabelle Rousseau reprend sa mise en scène de SCUM Rodeo de Valerie Solanas”

<https://www.journal-laterrasse.fr/mirabelle-rousseau-reprend-sa-mise-en-scene-de-scum-rodeo-de-valerie-solanas/>

Radio Libertaire, 03/05/2022, par Mariama, Groupe Louise Michel
avec Sarah Chaumette et Mirabelle Rousseau

http://www.groupe-louise-michel.org/?page=emission&id_document=1631

Théâtre/public n°236, Juillet-Septembre 2020, par Olivier Neveux
"Femmes remarquables"

<https://www.editionstheatrales.fr/livres/theatre-public-n-236-invitee-genevieve-fraisie-1564.html>

Pariscope, 07/2015, par Marie Plantin

<https://www.facebook.com/pariscope.fr/posts/712448915527463/>

Radio Panik, L'heure de pointe, 19/07/2019, par Rakonto

"SCUM is FUN, autour de Valerie Solanas"

<https://www.radiopanik.org/emissions/l-heure-de-pointe/scum-is-fun-autour-de-valerie-solanas/>

Toute La Culture, 16/07/2015, par Milena Landre

"SCUM RODEO à la maison des Metallos"

<https://toutelaculture.com/spectacles/theatre/scum-rodeo-a-la-maison-des-metallos/>

Hottelo, 19/02/2015, par Véronique Hotte

"SCUM Rodeo d'après Valerie Solanas, traduction Blandine Pelissier, mise en scène de Mirabelle Rousseau"

<https://hottellotheatre.wordpress.com/2015/02/19/scum-rodeo-dapres-valerie-solanas-traduction-blandine-pelissier-mise-en-scene-de-mirabelle-rousseau/>

Relikto, 19/11/2013, par Maryse Bunel

"Les femmes au pouvoir"

<https://www.relikto.com/2013/11/19/les-femmes-au-pouvoir/>

l'Humanité, 22/07/2013, par Marie-José Sirach

"Licorne plastifiée et électricité dans l'air"

<https://www.humanite.fr/culture/licorne-plastifiee-et-electricite-dans-l-air-546289>

Libération, 2/07/2013, par Marie-Christine Vernay

"Brûlot à vif en bande organisée"

https://www.liberation.fr/culture/2013/07/22/brulots-a-vif-en-bande-organisee_920076/

Toute La Culture.

SPECTACLES

SCUM Rodeo : le manifeste de Valerie Solanas au théâtre

26 MAI 2022 | PAR ORANE AURIAU

Créé en 2013 et présenté au Théâtre de la Reine Blanche jusqu'au 28 mai, le SCUM de la metteuse en scène Mirabelle Rousseau, interprété par Sarah Chaumette, donne vie au pamphlet virulent de la féministe radicale et autrice Valerie Solanas, rédigé en 1967.

Femmage au SCUM Manifesto

Court mais intense, SCUM Rodeo a été monté pour le Festival d'Avignon de 2013. Le spectacle a depuis été présenté dans de multiples théâtres. L'essai a ici été raccourci et réadapté pour les besoins de la scène. Un temps oublié, tout autant que son autrice, SCUM Manifesto a pourtant inspiré des générations de féministes, une plume acérée qui fait notamment penser à Virginie Despentes. Qu'il soit haï ou adulé, il demeure certain que l'écrit ne peut laisser personne indifférent.

Ce texte dont l'écho est très contemporain, est choquant et sulfureux. Il encourage l'organisation de la SCUM, qui signifie littéralement « Society for Cutting Up Men » (Société pour tailler les hommes en pièces), une manière imagée d'appeler à leur émasculatation. La SCUM renverserait une société pervertie par les hommes, pour la remplacer par un nouvel ordre féminin. Valerie Solanas avait aussi écrit une pièce de théâtre narrant l'histoire du prostituée, Dans ton cul (« Up Your Ass »), à laquelle est liée la tentative d'assassinat d'Andy Warhol, qui lui avait égaré le manuscrit, et auquel elle reproche de l'avoir exploitée pour l'un de ses films (sans jamais véritablement expliquer son geste). Elle ne gardera une postérité que vis-à-vis de cet acte. Elle fut aussi une brillante écrivaine qui avait été diplômée en psychologie, marquée par son propre vécu car ayant subi des violences sexuelles dès l'enfance par son père.

Puissance scénique

Une interprétation sur scène sacrément puissante, qui nous met en transe : un véritable rodéo. Chaumette souligne, avec justesse et humour, la colère et radicalité de son autrice, incarnant avec son corps sa pensée. Sans décor, avec pour seul accessoire son micro.

« Vivre dans cette société c'est, au mieux, y mourir d'ennui, rien dans cette société n'est adapté aux femmes, alors à toutes les intrépides qui ont une conscience citoyenne et le sens des responsabilités, il ne reste plus qu'à renverser le gouvernement, éliminer le système monétaire, mettre en place l'automatisation et détruire le sexe masculin. »

C'est sur ces mots que s'ouvre le spectacle. Calmement sarcastique au début, elle lit le texte à la manière d'une conférence, arborant ses lunettes. Puis, elle abandonne ses pages, se déchaîne à

mesure que la rhétorique déploie la folie du monde masculin et propose les solutions à ce problème. Sarah Chaumette se déleste de sa veste, de ses lunettes, se détache les cheveux, parfois court à travers la scène, domine son audience au pupitre, sa chevelure électrisée lui donnant une posture mystique, ou celle d'une sorcière féministe. Elle monte en puissance jusqu'à la toute fin.

Un héritage de plusieurs décennies

Véritable brûlot, le SCUM peine à trouver un éditeur en 1967. Taxé comme étant la création d'une folle furieuse hystérique, Valerie Solanas le vendra alors dans les rues de New-York comme un tract, imprimé par ses soins : à 2,5 dollars pour les hommes, 1 dollar pour les femmes. Son propos? Éliminer les hommes qui ne seraient qu'une erreur de la nature. Mais s'arrêter à cette thèse misandre serait ignorer la subtilité, la profondeur de la pensée de Solanas, bien plus complexe que cela. Dans ce véritable manifeste, qui est une satire, elle dénonce par le biais de propos bien extrêmes, les vices multiples de la société patriarco-capitaliste, où de facto nous sommes tous déshumanisés. Une pionnière, qui abordait il y a de cela 50 ans auparavant des sujets à l'ordre du jour dans le féminisme contemporain (et des sujets de société comme le travail, l'économie, les guerres, les violences faites aux enfants). Visionnaire également en ce qu'elle a anticipé le mouvement #Metoo et le détachement des femmes à l'égard des hommes, qui s'effectue progressivement – notamment par la maternité avec la PMA, la sexualité de plus en plus autonome.

Des mâles encombrants et inutiles

Les hommes seraient définis par leur manque d'empathie. Des défaillances biologiques, le chromosome Y étant le X féminin incomplet. Ils compenseraient ainsi leur vide intérieur et frustrations par la violence : en détruisant leur environnement et autrui à travers l'éducation, la sexualité, par le biais d'un travail paternel et économique exercé parfois dans ses formes les plus radicales – inceste, prostitution. Le corps des femmes leur est exproprié, celles-ci étant vidées de leur substance, de leur personnalité et réifiées. Il y a de celles qui jouent leur rôle, comme scripté dans une pièce de théâtre. Les autres, les marginales, sont celles que Solanas surnomme les « SCUM », dont l'autre traduction est la « crasse ».

Elle explique les bienfaits de leur élimination de la société. Sans ciller, Chaumette énonce les meurtres, centres de suicide qui seraient prévus à cet effet. Elle anticipe l'avènement des SCUM, qui feront la besogne pour s'émanciper des hommes. Ce déferlement de haine en est tellement grotesque, que c'en est drôle. Ils sont des « godemichets sur pattes », qui haïssent les femmes mais recherchent leur compagnie. Par une sorte de renversement, elle réifie à son tour les hommes, permettant de dénoncer ce processus auquel sont soumises les femmes. Les invectives sont telles que cela déclenche l'hilarité du public - y compris des quelques hommes présents dans la salle. Mais plus qu'un brûlot, il y a un appel à une volonté de vivre dans une société d'amour et de compassion, à une véritable remise en question de la part de tous.

Ce texte vivant à la lecture et énergique nécessitait finalement d'être oralisé et être adapté sur scène, ce qui est en tout cas une franche réussite.

« SCUM est contre le système dans son entier, contre l'idée même de loi ou de gouvernement. SCUM est là pour détruire le système, pas pour atteindre certains droits dans ce système. Et SCUM, toujours calme, toujours égoïste, évitera toujours d'être découvert et condamné.

DE LA COUR AU JARDIN

Yves Poey - Des critiques, des interviews webradio.

CRITIQUE

SCUM Rodéo

20 MAI 2022

Rédigé par Yves POEY et publié depuis Overblog



© Photo Y.P. -

Et... Coupez !

Du manifesto au rodéo.

De Manhattan à la Reine Blanche.

De la rue à l'arène.

1967. Valérie Solanas publie à compte d'auteur un véritable brûlot féministe intitulé SCUM Manifesto, qu'elle vend dans la rue.

Manifesto, on voit peu près, mais SCUM ?

SCUM : le rebut, la lie, la crasse.

SCUM : "Society for Cutting Up Men", une société pour châtrer les mâles.

En quelques mots comme en cent, Valérie Solanas est finalement assez simple : « Renverser le gouvernement, éliminer le système monétaire, mettre en place l'automatisation et détruire le sexe masculin. »

Rien que ça.

Dans ce petit opusculé qui est à la radicalité féministe ce que la kalachnikov AK-47 est au lance-pierre, celle qui sera condamnée à trois ans de prison pour avoir truffé un certain Andy Warhol de trois balles, celle-là échafaude toute une théorie.

Dans une démonstration certes on ne peut plus extrémiste, qui certes parfois relève du plus ignoble fascisme, Miss Solanas analyse finalement assez lucidement la domination exercée par la gent masculine sur les femmes, domination relevant du plus ancestral patriarcat.

Pour elle, tous les moyens les plus extrêmes seront bons pour éradiquer purement et simplement tous les mâles de la planète.

Dans un premier temps relevant du registre scientifique, voire universitaire, le texte va se politiser à outrance pour théoriser ce féminisme absolutiste, et va même s'orienter vers un côté science-fiction, au futur assez simple, un côté qui va engendrer une certaine forme d'humour.

C'est ce pamphlet étonnant et détonant que la metteure en scène Mirabelle Rousseau et la comédienne Sarah Chaumette ont eu la bonne idée de porter sur un plateau de théâtre.

Bonne idée, excellente idée même, car elles sont parfaitement parvenues à mettre en avant la fulgurance, la radicalité sans concession, la vision absolutiste et jusqu'au boutiste de Valérie Solanas.

Portées par la très actuelle traduction du livre par Blandine Péliissier, qui appelle une chatte une chatte, les deux complices vont nous asséner une véritable claque.

Au public, en général, mais surtout aux spectateurs masculins dont votre serviteur en particulier.

Nous allons assister à une conférence.

Le pupitre surmonté d'un micro nous donne déjà un indice sur la forme que va prendre le spectacle, et quand la conférencière pénètre par le fond de la salle, plus aucun doute ne plane : allure sévère, chignon retenu par un crayon, petites lunettes sur le bout du nez, Sarah Chaumette commence à dire le texte.

Elle annonce immédiatement la couleur : tel un spécialiste médico-légal qui relève d'un coup d'un seul le linceul d'un cadavre pour sa reconnaissance par les proches, dans le but d'infliger le moins de douleur possible, la comédienne nous définit le SCUM.

Je vous assure qu'à ce moment précis du spectacle, lorsque vous croisez son regard, vous n'en menez pas large !

Elle parvient à nous édifier. Dans les deux sens du terme.

Edifier, c'est à dire nous expliquer clairement ce qui a amené Miss Solanas à écrire son texte. La comédienne est très convaincante, et nous ne pouvons qu'acquiescer.

Oui, la domination masculine et le patriarcat sont bien réels.

En ce sens, c'est un spectacle indispensable, en ces temps troubles où ici et là, clairement ou insidieusement, les droits fondamentaux des femmes sont de plus en plus menacés.

Edifier, c'est faire peur.

Parce que pour l'auteure, la fin justifie les moyens. Tous les moyens.

Elle ne ménage pas sa peine, Sarah Chaumette, à arpenter le plateau, à porter haut et fort le texte.

Et puis, elle va chercher en coulisse une espèce de parallélépipède métallique bleu, qui va se révéler être une machine qu'elle va brancher.

De conférencière, grâce à cette machine, elle va devenir militante, respectant la structure littéraire du bouquin.

De pupitre, le meuble en bois devient un piédestal phallique, sur lequel elle s'élèvera de plus en plus.

Et la machine, me direz-vous ?

Cette machine va nous procurer une étonnante surprise, dont bien entendu je ne vous révélerai pas la teneur.

A vous de venir découvrir ce phénomène à la Reine blanche.

Sarah Chaumette nous livre de façon hallucinée et drôle les vitupérations de Valérie Solanas.

Nous sommes sidérés par tant de radicalité, après avoir opiné du chef durant le constat.

La comédienne est alors magnifique d'outrance, incarnant cette redoutable pythie, cette prophétesse extrémiste, cette théoricienne de l'éradication masculine.

On comprend alors pourquoi le manifeste est devenu un rodéo : la comédienne parvient à dompter cet animal sauvage complètement affolé qu'est le texte.

Ce spectacle agit donc comme un électro-choc salutaire : grâce aux judicieux partis pris dramaturgiques, et en passant bien entendu outre la solution révolutionnaire évoquée, on ne peut qu'être totalement en phase avec la démonstration de l'auteure et comprendre la nécessité de la porter haut et fort de nos jours.

Un spectacle électrisant des plus réussis !

« SCUM Rodeo »

Scandaleuse Charge Urticante et Militante

19 mai 2022



« La femme est l'avenir de l'homme » disait le poète... C'est beau mais faux. Une rectification s'impose : les femmes sont le présent des sociétés jusque-là dominées par l'ordre masculin, machiste même. Plus que jamais et c'est irréversible, la question de l'émancipation sociale et politique des femmes, majorité opprimée, est à l'ordre du jour dans le monde.

Le moment est donc bien choisi pour faire revivre et résonner un texte phare de la révolte féministe, *SCUM Manifesto* de Valérie Solanas née en 1936 et morte à cinquante-deux ans en 1988. Cette femme très en colère contre « les mâles » comme elle appelle les hommes, avait toutes les raisons de l'être : abusé par son père dans son enfance, battue par un grand-père alcoolique dans son adolescence, réduite à l'errance et à la prostitution à l'âge de quinze ans et cependant diplômée en psychologie. Pas étonnant qu'un homme en ait fait les frais suite à une histoire de manuscrit confié et perdu par lui : le 3 juin 1968, dans le hall de la Factory, Valérie Solanas tire à bout portant sur Andy Warhol qui sera sauvé *in extremis*. Trois ans de prisons et de traitements psychiatriques.

Le Manifeste fut édité à compte d'auteur et vendu par elle dans les rues de Manhattan en 1967.

La faute à qui, cette reprise ? La faute à Rousseau... Mirabelle Rousseau et non pas Jean-Jacques car *SCUM* ne réclame pas l'égalité de droit entre hommes et femmes mais appelle radicalement au renversement de l'ordre phallogocratique et patriarcal, voire à la relégation du mâle, cet « être incomplet et défectueux ». Dans la foulée, il faudrait aussi abattre le monde de l'argent et du salariat consubstantiel au premier, prôner le « détravail » et la gratuité de la vie. Mais que signifie l'acronyme SCUM ? Solanas propose son *SCUM Manifesto* comme la revendication d'une *Society for Cutting Up Men*, en français : « Société pour la castration des hommes ». Ce pamphlet androphobe est assez justifié par l'histoire personnelle de son autrice mais, au-delà, il traduit une colère légitime des femmes dans le contexte historique des années soixante. C'est aussi un poème rageur, une charge violente de mots percutants et crus qui poussent le rejet à l'extrême pour mieux dire tout *le mal du mâle* : « Procurer au mâle, incapable de relations, l'illusion de son utilité, et lui permettre d'essayer de justifier son existence en creusant des trous et en les comblant. » car « Tout homme sait, au fond de lui, qu'il n'est qu'une sombre merde sans intérêt. Accablé par un sentiment de bestialité qui lui fait profondément honte. » En réalité le texte fait également place à un antagonisme interne aux genres : il y a les hommes à combattre accrochés à leur illusion de pouvoir et ceux lucides qui acceptent le renversement de l'ordre et observeront passivement les

femmes en action comme il y a les femmes SCUM et les soumises, « les « lèches-bottes et les paillasons ». N'oublions pas qu'en anglais *scum* signifie aussi «écume », « crasse », « déchet » : affirmation puis retournement du stigmaté...

Un rodéo est une épreuve très désarçonnante. Pourtant le spectacle résiste aux secousses et ruades de ce Sauvage, Corrosif et Ulcéré Manifeste jusqu'au bout, avec audace et brio ! Il faut dire que Mirabelle Rousseau a choisi de collaborer avec Sarah Chaumette, interprète hors pair qui fait de ce texte extrême un grand moment de théâtre à la fois engagé, libre et intense. Avec la complicité artistique de Leo Lorenzo, la comédienne et danseuse nous offre cinquante minutes d'un chant de révolte clamé dans une riche palette de jeux de scène, de modulations vocales et gestuelles, mises en JE d'un corps alerte et en alarme. Le texte est à la fois scandé et dansé. L'interprétation d'abord ironique devient tonique puis carrément électrique.

Texte de référence, révérence au spectacle : ne pas manquer cette Singulière Croisade Utopique et Misandre !

Jean-Pierre Haddad



SCUM RODÉO

Mis en ligne le 15 mai 2022

Théâtre de la Reine Blanche

2 bis Passage Ruelle,
75018 Paris

Jusqu'au 28 mai

Mardi 17, Jeudi 19, Samedi 21, Mardi 24, Jeudi 26, Samedi 28 mai 21h00



© Bellamy

Scum est d'abord une page d'histoire moderne, méconnue, de lutte contre la domination masculine, sa bêtise, son absence de clairvoyance, d'humanité et sa

violence. Ce texte écrit en 1967 aux Etats-Unis par Valerie Solanas, texte fondateur et radical d'un féminisme sans complexe, provocateur et militant est aussi et avant tout politique. Ces quatre-vingts pages ont circulé longtemps sous le

manteau. Elles restent encore confidentielles comme si ses propos continuaient de déranger, mais les mouvances féministes actives les connaissent bien. Scum parle des femmes, de leurs conditions sociales dans la société de l'époque mais aussi de toute l'organisation de la société, du travail, de l'argent, de la philosophie même de l'existence, ce pour quoi nous vivons. Scum sont ces femmes-là : des rebuts, des déchets de cette société (traduction littérale du terme).

Avec Scum-rodéo, Sarah Chaumette enfourche un texte indocile, bigarré, mâtiné de réflexions scientifiques, de slogans incendiaires et de visions futuristes. Elle le prend solidement à bras le corps, de tout son corps. Elle sera au fil de la représentation fougueuse voltigeuse, danseuse terrienne ou gorgone moderne dans une scène extraordinaire où un système électrique invisible fait jaillir sa chevelure en couronne féline tout autour de son crâne pendant qu'elle projette sa vision d'un monde éradiqué de l'existence des hommes, de leurs nécessité.

Car Valerie Solanas développe le futur possible de ce monde où le masculin cesse de se fuir lui-même en sacrifiant la liberté des femmes, cesse en vérité d'être mâle. L'idée cocasse, subtile et politique qui traverse toute la pièce est la revendication que l'on arrête cette fausse valeur de la supériorité masculine. Qu'elle soit remplacée par la vraie valeur de la supériorité féminine. Non seulement revendication, mais aussi démonstration éclairée de cette supériorité. C'est extrême, c'est bien cru, mais c'est aussi une source de réflexion intelligente que de se demander si le système de toute la société (toute-puissance de l'argent compris, guerre, fascination du travail) n'est pas juste là pour perpétrer ad vitam aeternam l'ordre violent et réprimant du monde.

À la fin de ce rodéo, dirigé avec de multiples facettes par Mirabelle Rousseau, un rodéo qu'elle exécute non seulement avec talent et générosité mais aussi avec un détachement ironique presque palpable, Sarah Chaumette nous a entraînés avec elle, transformant l'écrit en épique palpitant, en questionnement parfois daté, mais qui reste tellement actuel.

Bruno Fogniès

SCUM rodeo, la radicalité au sommet



SCUM rodeo © Hervé Bellamy

Avec *SCUM rodeo*, la metteuse en scène Mirabelle Rousseau donne à entendre le manifeste féministe culte de Valerie Solanas, en admettant et en jouant de sa radicalité. Une charge portée avec une énergie puissante par Sarah Chaumette.

C'est en 2013 que la metteuse en scène Mirabelle Rousseau crée pour la première fois avec Sarah Chaumette, dans le cadre des Sujets à vif – dispositif organisé conjointement par la SACD et le festival d'Avignon – *SCUM Rodeo*, d'après le *SCUM Manifesto* de Valerie Solanas. Autant dire qu'à l'époque, Valerie Solanas demeure vraiment une figure confidentielle, inconnue en France au-delà des cercles féministes. En 2019, au Théâtre du Nord, Christophe Rauck créait *La faculté des Rêves* de Sara Stridsberg qui mettait en scène l'activiste féministe. Mais de 2013 à 2022, de l'eau a coulé sous les ponts. Les violences sexistes comme la domination patriarcale ne cessent d'être épinglées, du mouvement #metoo aux collages dénonçant les féminicides ; du départ d'Adèle

Haenel de la cérémonie des Césars 2020 aux toutes récentes prises de paroles de vingt femmes témoignant dans l'enquête judiciaire contre PPDA.

Ce mouvement aux vagues successives a permis de (re)découvrir l'intellectuelle américaine et féministe radicale Valerie Solanas (1936-1988). **Pour autant, lorsqu'on la cite, c'est d'abord pour son coup d'éclat – et ses coups de feu ratés : le 3 juin 1968, Valerie Solanas tirait à bout portant sur Andy Wahrol, laissant l'artiste plusieurs jours entre la vie et la mort.** Ce geste, que l'autrice justifia en reprochant à Wahrol un trop grand contrôle sur sa vie était, également, lié à plusieurs différents : outre que Wahrol avait perdu un manuscrit de pièce que Solanas lui avait soumis, ce dernier avait écorché son nom dans le générique d'un film dans lequel elle jouait (et n'avait pas effectué les corrections).

Mais cette tentative d'assassinat est intrinsèquement lié à un autre geste : l'écriture du *SCUM Manifesto*. Dans ce pamphlet féministe radical (publié en 1967 à compte d'auteur et repris par une maison d'édition dès la fin de l'année 68), Solanas appelle à l'usage de la violence pour se débarrasser des hommes et instaurer une société sans mâles. Dès la conférence de presse improvisée qui suivit son acte envers Wahrol, Solanas renvoyait à la lecture du *SCUM*. En somme, le texte annonce et conceptualise le geste meurtrier, il le planifie et l'explique : une démarche performative qui ne peut que l'amener à trouver brillamment sa place sur une scène de théâtre... D'autant que Mirabelle Rousseau de la compagnie Le T.O.C., metteuse en scène rompue aux écrits ardu, saisit subtilement toute la performativité du texte dans sa mise en scène.

Le spectacle débute avec l'entrée en scène de Sarah Chaumette par une porte à cour, légèrement en-deçà du plateau. Vêtue comme pourrait l'être une conférencière estivale, manipulant ses lunettes – seul le vernis bigarré de ses ongles dénotant dans sa mise impeccable et classique –, elle débute par la lecture du texte (document accessible au public et dont le graphisme lie propos et intitulé). Une lecture qu'elle suspend quelques instants pour présenter l'américaine et les différents sens de « SCUM » : terme d'argot signifiant « crasse, excrément, racaille, ou salaud », l'expression est en général renvoyée à *Society for Cutting Up Men* (« Association pour émasculer les hommes ») – cela alors même que Solanas a rejeté cette définition. L'on saisit ici que quelque chose résiste dans le texte comme dans la personnalité de Valerie Solanas et que le « rodeo » ne sera pas feint. C'est bien à un exercice de maîtrise que va se livrer Sarah Chaumette. Rejoignant la scène, la comédienne va, dans un geste vif et ramassé, enfourcher la langue multiple et riche de Solanas, les sinuosités et paradoxes parfois de son raisonnement, le baroque de ses enchaînements.

De l'annonce de la nécessaire éradication du mâle, le SCUM déplie les tares affectant le sexe masculin comme son besoin de domination par tous les

moyens (la guerre, la paternité, etc.) ; liste les dominations subies par les femmes et les moyens d'y échapper. Ce cheminement, Sarah Chaumette le donne à voir en lâchant sa position distante, abandonnant veste et lunettes, jouant avec le micro – qui devient une régulière métaphore phallique – pour terminer sur une haute chaire de conférencière. Évoquant notamment ce dont les femmes doivent se libérer (la sexualité, la vénération de l'art et de la culture, les « Filles à Papa »), revendiquant le nécessaire passage à la criminalité plutôt qu'à la désobéissance civile (« *tactique [admettant] globalement le bien-fondé du système et [n'étant] utilisé que pour le modifier légèrement* ») le texte se termine sur une tonalité plus proche de la science-fiction, avec l'arrivée de l'automatisation. Cette échappée se traduit par l'électrification de la chevelure de Sarah Chaumette qui, ainsi transfigurée, évoque une singulière pythie annonçant la toute-puissance des femmes par le choix de la marge.

Si d'aucuns trouveront que l'interprétation de Sarah Chaumette pourrait être un peu plus dans la retenue, l'on préférera plutôt voir dans cette incarnation entière une jubilation. Celle d'une actrice en plein corps-à-corps avec une œuvre complexe, ravageuse, paradoxale parfois, traversée d'élan de fureur mais aussi de traits d'humour. Un humour parfois involontaire dans l'écriture, mais que la mise en scène et la direction d'acteurs exploitent judicieusement. Et au-delà de son côté dérangeant, grinçant, de son extrémisme extravagant, ce *SCUM rodeo* résonne avec une vitalité particulière aujourd'hui. D'abord parce que face aux violences sexistes omniprésentes et au *backlash*, soit au retour de bâton masculiniste à l'œuvre, les positions décapantes de Solanas questionnent et ne laissent personne indifférent. Ensuite parce que ce qu'appelle Valerie Solanas à détruire, ce n'est pas seulement le patriarcat, mais bien l'entièreté du monde capitaliste et de ses structures.

Caroline Châtelet – www.sceneweb.fr

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Scum Rodéo, de Valérie Solanas, au Théâtre La Reine Blanche

Mai 13, 2022 | Commentaires fermés sur Scum Rodéo, de Valérie Solanas, au Théâtre La Reine Blanche



© Bellamy

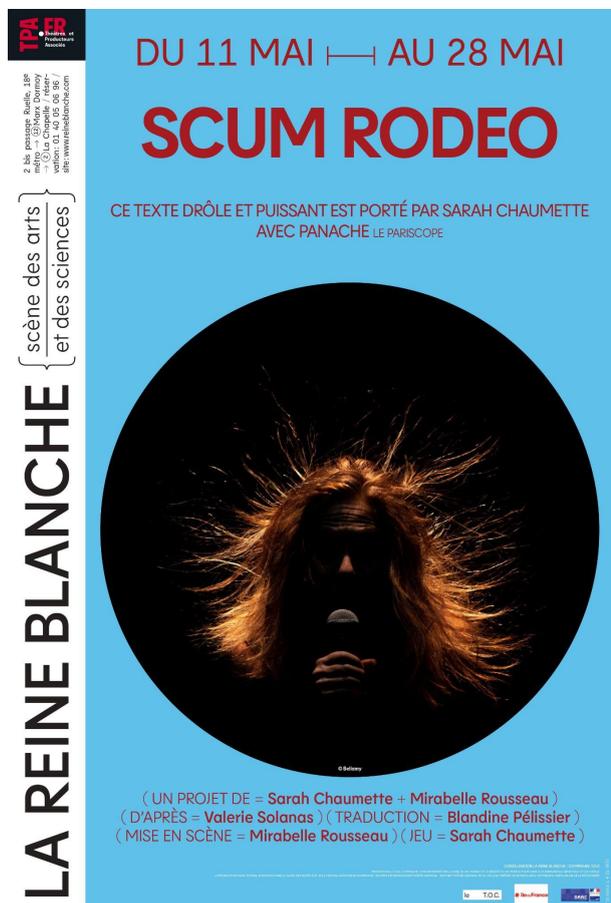
ff article de **Denis Sanglard**

L'avenir est dans les scum. Scum, soit les rebuts, les déchets, la lie de la société. Mais pour Valérie Solanas ce sont ces femmes émancipées, « cool et asexuelles ». On peut aussi y voir cet acronyme cinglant : « Society for cutting up men ». Programme explicite... Valérie Solanas, connue pour avoir tenté d'assassiner Andy Warhol, écrit ce brûlot féministe, Scum Manifesto, d'une misandrie absolue et radicale qui ne prône rien de moins que l'éradication du sexe masculin après avoir renversé le gouvernement et instaurer l'autonomie à tous les niveaux. Autrement dit « foutre la merde ». « Vivre dans cette société c'est, au mieux, y mourir d'ennui, rien dans cette société n'est adapté aux femmes, alors à toutes les intrépides qui ont une conscience citoyenne et le sens des responsabilités, il ne reste plus qu'à renverser le gouvernement, éliminer le système monétaire, mettre en place l'automatisation et détruire le sexe masculin. » L'homme ici est une « femelle incomplète », « un accident biologique », « la masculinité (...) une maladie carencielle ». Les mots sont forts et résonnent, tapent durement. Mais à travers lui, le mâle, c'est toute une société machiste et son système qui sont violemment

pointés du doigt. Guerre, religion, morale, argent, éducation... Une société malade et pourrissante dont il est l'unique responsable et pour son seul profit. Le renverser, l'émasculer, l'éradiquer c'est offrir aux scum le pouvoir de changer enfin la donne, faire place nette pour une nouvelle utopie, un avenir féministe. Aucun ne saurait être épargné sauf les homosexuels et les drag-queen, les seuls à résister de fait au système.

Texte féministe ou poème d'anticipation, volonté d'émancipation ou programme politique totalitaire et utopiste, c'est un peu tout ça à la fois. Analyse au vitriol et fureur libertaire, c'est un manifeste borderline d'une justesse affolante, d'un humour ravageur, jusque dans ses débordements proprement fascistes. Car la radicalité brutale de Valérie Solanas dans cette volonté destructrice et salutaire est une révélation en ce qu'elle dénonce par contraste et pointe d'un doigt vengeur et rageur une société déliquescence où la femme assujettie à l'homme par son éducation, reproduit ad nauseam son esclavage. Texte paradoxal et parfois franchement douteux par les solutions proposées mais que sauve le rire et surtout son questionnement sauvage sur l'ordre social masculin.

Mirabelle Rousseau avec pertinence change le titre et Manifesto devient Rodéo. Et c'est bien à ça que nous assistons. Un rodéo où Sarah Chaumette chevauche le texte avec une belle assurance, une assise culottée que rien, dans les soubresauts vertigineux de ce pamphlet, ne démonte. Rien de la virago, pas de fureur, de démonstration outragée. Le texte se suffit à lui-même, est suffisamment explicite pour ne pas en rajouter. Non, Sarah Chaumette déroule le texte tranquillement avec une ironie mordante, une intelligence malicieuse. Le feu cependant couve sous la glace, une certaine folie même, mais la retenue domine. Tout ça est énoncé avec un aplomb désarmant, le pire exprimé avec une évidence qui vous renverse. Car c'est nous qui sommes désarçonnés par ce rodéo littéraire, ce pamphlet féministe, cravachés par Sarah Chaumette qui nous mate visiblement avec plaisir. La force de cette performance est d'être justement non dans la démonstration volontaire, l'illustration, mais dans l'énoncé, la réalité d'un texte et de s'y tenir, de ne jamais s'en éloigner et de ne pas céder à la violence idéologique qu'il contient. Sarah Chaumette à merveille joue la conférencière et semble rester, finaude, comme au bord de son sujet. Ce n'est que faux semblant. Car elle nous précipite la tête la première dans ce manifeste comme on domestique un cheval, sans jamais forcer mais avec ferme assurance. Nous sommes ébranlés certes et le chroniqueur que je suis ne craint pas vraiment pour ses attributs, mais ce choc, cette découverte tient surtout à la pertinence d'une analyse qui débarrassée de ces figures littéraires et radicales s'avère d'une triste et glaçante actualité encore aujourd'hui. Une référence féministe incontournable dont la pertinence, la lucidité désespérée et rageuse, méritaient d'être rappelées.



#SCUM RODEO

Théâtre de la Reine Blanche (Paris) mai 2022

Spectacle conçu par Mirabelle Rousseau et Sarah Chaumette d'après le manifeste de Valerie Solanas et interprété par Sarah Chaumette.

Une tribune blanche avec un micro qui va servir plus ou moins avant d'être dans la position d'un sexe fatigué. Telle est l'unique décor imaginé par **Jean-Baptiste Bellon**.

Et cela suffit amplement à **Sarah Chaumette** pour réveiller, une bonne cinquantaine d'années après ce grand moment de féminisme que fut le SCUM Manifesto.

Le texte de **Valerie Solanas** en main, l'actrice vient du fond de la salle,

tranquillement, en digressant, et surtout sans haine ni violence, rejoindre la scène où l'attend son pupitre et son micro.

Mirabelle Rousseau n'a pas conçu ce moment comme une performance, un happening soixante-huitard mais comme la rencontre d'un texte fort et capital avec un public qui, s'il connaît l'histoire longtemps occulté de Valerie Solanas, s'attend plutôt à quelque chose qui se rapprocherait de la conférence de 1947 d'Antonin Artaud au Vieux Colombier.

Mais non ! Valerie Solanas n'était pas folle, ni agitée du bocal... Ce n'est pas parce qu'elle a tiré le 3 juin 1968 sur l'"artiste" le plus controversé du vingtième siècle, l'as de la photocopie, le génie publicitaire Andy Warhol, qu'elle n'avait pas tout son sens commun pour écrire ce manifeste dont on aura dans la belle interprétation de Sarah Chaumette tout loisir de s'étonner de la modernité.

Et l'on se demandera même si ce texte saisissant n'est pas encore à la pointe du combat puisque la radicalité de Valerie Solanas va jusqu'à nier l'intérêt pour les femmes de l'égalité économique. Elle voit la société patriarcale comme la forme ultime du capitalisme et veut donc l'éradication des deux. Hédoniste, elle hait la société des hommes, pas seulement parce qu'elle opprime les femmes, mais parce qu'elle fait du travail la valeur sacrée.

Au moment où Gébé et ses compagnons d'Hara-Kiri Hebdo s'apprêtent à vanter "L'An 01", où l'on va tout arrêter, pour tout recommencer, Valerie Solanas est sur la même longueur d'onde utopique.

En cinquante minutes, que l'on dégustera d'autant mieux si on approuve le contenu subtil et plein d'humour du Manifeste Scum, on aura entendu un texte essentiel, une utopie réaliste, qui s'en prend à tous ceux qui font du travail une valeur sacrée.

On aura entendu et aussi vu une conférencière jamais outrancière qui ne caricature pas la pensée de l'autrice. On frémit en imaginant ce que des esprits malintentionnés auraient pu tirer comme effets comiques des propos volontairement excessifs de Valerie Solanas sur l'inutilité du genre masculin et de la reproduction.

Après une campagne électorale où les discours n'ont guère pénétré ceux qui ont eu le courage de les écouter, on prendra enfin plaisir à entendre celui de Valerie Solanas. Un texte nécessaire, puissant que **Sarah Chaumette** rend limpide.

Philippe Person

la terrasse

THÉÂTRE - PROPOS RECUEILLIS

Mirabelle Rousseau reprend sa mise en scène de SCUM Rodeo de Valérie Solanas



THÉÂTRE LA REINE BLANCHE

Publié le 25 avril 2022 - N° 299

Avec sa compagnie T.O.C., Mirabelle Rousseau porte régulièrement au plateau des manifestes. Elle reprend cette année sa mise en scène de *SCUM* de Valérie Solanas, créée en 2013 dans le cadre des « Sujets à vif » de la SACD au Festival d'Avignon. Son féminisme radical est plus que jamais d'actualité.

« Les manifestes m'intéressent pour le rapport très particulier, très direct, qu'ils permettent de créer entre un acteur et des spectateurs. J'ai ainsi monté un manifeste dada de Kurt Schwitters, une conférence de l'écrivain Philip K. Dick, où il cherche à prouver l'existence de mondes parallèles, ou encore *La Composition comme explication* de Gertrud Stein. Lorsque la SACD m'a offert un « Sujet à vif » dans le cadre du Festival d'Avignon en 2013, il m'a semblé évident de poursuivre dans cette veine avec le manifeste *SCUM* de Valérie Solanas. Publiée à compte d'auteure en 1967, et vendue par Valérie Solanas elle-même dans les rues de Manhattan, cette satire féministe m'a fait penser à la comédienne Sarah Chaumette que j'avais vue jouer seule en scène des textes de Pasolini. Après une version courte pour Avignon, nous avons créé une version longue de notre *SCUM Rodeo*, que nous sommes heureuses de pouvoir reprendre huit ans après.

Une poésie du dissensus

Il y a huit ans, la figure de Valérie Solanas et son œuvre étaient connues dans les milieux militants, mais elles l'étaient peu au-delà. Le mouvement # Metoo a fait d'elles des références, ce qui a contribué à notre envie de reprendre ce spectacle, comme peuvent être reprises toutes les pièces du répertoire de la compagnie. Dans *SCUM Rodeo*, Sarah Chaumette est en quelque sorte une passeuse de ce texte, retraduit pour l'occasion avec Blandine Pélissier, qui provoque le dissensus au sein du public. Elle en porte la première partie, réquisitoire contre les hommes, avec une certaine distance. Dans la deuxième partie, où est développé le projet S.C.U.M (Société pour tailler les hommes en pièce), elle est plus proche du stand-up. Le mélange des genres, chez Valérie Solanas, participe d'une poésie puissante ».

Propos recueillis par Anaïs Heluin

Femmes remarquables

RENCONTRE ENTRE GENEVIÈVE FRAISSE ET MIRABELLE ROUSSEAU, MODÉRÉE PAR OLIVIER NEVEUX

Metteuse en scène, Mirabelle Rousseau a créé *Scum Rodeo*, d'après *SCUM Manifesto*, de Valerie Solanas, en 2013, avec Sarah Chaumette, et *La Plume et le Fusil*, à partir des *Mémoires* de Louise Michel, en 2019. Cette rencontre avec Geneviève Fraisse, qui a eu lieu le 20 décembre 2019, a été l'occasion de revenir sur ces deux figures et d'interroger la signification de ce qu'elles incarnent et la postérité ou l'actualité de leur pensée.

OLIVIER NEVEUX: Une première question qui a trait à Valerie Solanas. Te souviens-tu, Geneviève, de la première fois où tu as entendu ce nom et de la façon dont on en parlait alors ?

GENEVIÈVE FRAISSE: J'en entends parler dans la décennie 1970, comme quelque chose d'important. On a alors en tête: SCUM, ou Society for Cutting Up Men. Je voudrais citer une très belle phrase d'elle, trouvée dans *La Faculté des rêves*, ouvrage de Sara Stridsberg: «Je ne suis pas du tout irresponsable, je ne me suis même jamais sentie plus responsable... Perdre ou se perdre. Disparaître de l'Histoire et disparaître dans les poubelles de l'Histoire.»¹ C'est fondamental. Même si Valerie Solanas redevient vivante sur des scènes de théâtre en 2020, c'est toute la fragilité de l'inscription historique qui se joue là. Je vais prendre un exemple: en 2009, Andy Warhol est exposé au Grand Palais mais aussi à la Maison rouge pour son travail vidéo. La dernière salle montre la messe de funérailles d'Andy Warhol à New York, et le commentaire sur le mur dit: «Il se concentrait sur son rapport à la mort, sur sa peur depuis l'agression dont il avait été victime en 1968. Une illuminée

— était-il écrit — avait tiré sur lui.» Une «illuminée», dont la jeune guide dit le nom aux visiteurs. Je vais voir la jeune femme à la sortie de la salle, et je lui dis: «Vous savez, l'illuminée dont vous venez de citer le nom, elle trouve place dans les dictionnaires.» Mais elle n'est pas sur le cartel de l'exposition. On ne peut pas écrire le nom de Valerie Solanas. Elle est dans les dictionnaires mais pas dans une exposition. Qu'est-ce que cela veut dire? J'y repère toute la fabrication de l'effacement de l'histoire des femmes. «Disparaître de l'Histoire et disparaître dans les poubelles de l'Histoire», et juste avant elle dit «perdre ou se perdre». Se perdre est aussi important que perdre. Je la mets volontiers en parallèle avec *Wanda*, le film de Barbara Loden qui mourra moins de dix ans après avoir réalisé ce film²; film qui semblait une compensation de n'avoir pu être l'héroïne (à savoir elle-même) du film de son mari, Elia Kazan. Donc «perdre ou se perdre» serait aussi «perdre et se perdre»; je crois qu'on entend quelque chose de récurrent, pas continu mais récurrent. Ce serait ma question: qu'est-ce qui est impossible dans l'accès au symbolique? Valerie Solanas est victime de ça: elle a le désir d'être écrivaine, d'être dans la production symbolique.

Et puis il y a la préface de Christiane Rochefort. Il faut absolument la lire: «Il y a un moment où il faut sortir les couteaux. C'est juste un fait. Purement technique. Il est hors de question que l'opresseur aille comprendre de lui-même qu'il opprime puisque ça ne le fait pas souffrir: mettez-vous à sa place. [...] L'opresseur n'entend pas ce que dit son opprimé comme un langage mais

¹— Sara Stridsberg, *La Faculté des rêves. Annexe à la théorie sexuelle*, traduit du suédois par Jean-Baptiste Coursaud, Paris, Stock, 2009.
²— Voir G. Fraisse, *La Suite de l'Histoire*, Paris, Seuil, 2019, p. 113-114.



Scum Rodeo, d'après *SCUM Manifesto*, de Valerie Solanas, mise en scène Mirabelle Rousseau, 2013. © Bellamy.

comme un bruit. C'est dans la définition de l'oppression. En particulier les "plaintes" de l'opprimé sont sans effet, car naturelles. Pour l'opresseur il n'y a pas oppression, forcément, mais un fait de nature. Aussi est-il vain de se poser comme victime: on ne fait par là qu'entériner un fait de nature, que s'inscrire dans le décor planté par l'opresseur. L'opresseur qui fait le louable effort d'écouter (libéral intellectuel) n'entend pas mieux.»³ Je trouve cela formidable.

O.N. : Et toi, Mirabelle, tu es d'une autre génération, le nom de Solanas n'est pas un nom qui circulait beaucoup il y a encore quelques années. Comment as-tu découvert son œuvre ?

MIRABELLE ROUSSEAU : Je n'ai pas de culture du féminisme. C'est une étudiante de Nanterre, qui était je crois en droit, qui m'a parlé d'elle. On faisait un atelier théâtre, je lui parlais de Philip K. Dick, d'écritures un

peu à la limite, et elle m'a dit: « Mais est-ce que tu as lu le manifeste de Solanas ? C'est un texte répugnant. » Ce n'était peut-être pas « répugnant » le mot exact, mais elle avait eu un certain effroi à la lecture. Et du coup, voyant sa stupeur, je me suis dit « voilà un texte qui mérite d'être lu ».

O.N. : Et tu vas donc lire ce texte. Quelle est ton impression à la lecture ?

M.R. : Que la fille qui avait traduit n'était pas punk comme celle qui avait écrit le texte. Et je suis allée voir

³ Christiane Rochefort, « Définition de l'opprimé », in Valerie Solanas, *SCUM Manifesto* (1967), traduction française Emmanuelle de Lesseps, Paris, La nouvelle société, 1971.

le texte anglais, et je l'ai trouvé plus argotique, plus radical, il y avait des créations de mots. Par exemple, elle dit «le système argent-travail», elle crée un mot-valise... Donc on a fait retraduire le texte, par Blandine Péliissier.

O.N. : Et as-tu essayé de mener l'enquête sur elle? Est-ce que tu as trouvé des informations?

M.R. : Il y avait les biographies américaines, des met-teuses en scène belges qui l'avait montée, et sur Internet des extraits de femmes qui performaient.

G.F. : *La Faculté des rêves* de Sara Stridsberg paraît en 2009. Dans la mémoire féministe, je ne pense pas qu'elle ait disparu, elle restait présente, justement pour ce que dit Christiane Rochefort: «Il n'y a plus que le couteau.» Mais ce qui m'intéresse le plus, c'est la façon dont les femmes arrivent à la création, si elles y arrivent, et comment ça se passe après quand elles y arrivent. En l'occurrence, il faut revenir à l'histoire du manuscrit.

M.R. : Justement: *SCUM*, elle l'a écrit en 1965, elle le fait lire à Maurice Girodias qui ne le prend pas, et du jour où elle tire sur Warhol, Girodias le publie. Il a fallu un passage à l'acte pour qu'elle accède à la publication. On peut même imaginer que Solanas savait que tirer sur Warhol serait presque une forme de publicité qui rendrait possible la connaissance de son texte.

G.F. : Oui, mais je ne dirais pas qu'elle le savait. Ce sont des moments où il n'y a pas d'anticipation consciente, tu es face à des butées et tu n'as pas le choix. C'est comme s'il y avait une sorte de mécanique qui se met en marche.

M.R. : Il n'y a plus d'alternative. Et il faut quand même dire qu'il y avait certainement du ressentiment de la part de Solanas, d'abord sur cette pièce *Up Your Ass* («Dans ton cul»), que Warhol a trouvé mauvaise et vulgaire, et il ne lui fait pas de vrai retour, ne l'aide pas à la monter, il ne la soutient pas. Puis il la fait tourner dans son film *I, a Man* («Moi, un homme»)... Et ce film-là ne lui a pas été payé. Warhol était connu pour être un mauvais employeur, quelqu'un qui exploitait les gens. Solanas, elle, est socialement précaire, et elle a besoin d'être payée. Donc il y a la pièce pour laquelle elle n'a pas de réponse, il y a le film pour lequel elle n'est pas payée. Il faut d'ailleurs se souvenir que Solanas a atteint Warhol à quatre endroits différents de son corps, et qu'il n'a pas porté plainte, il n'a pas fait de démarche judiciaire. Et ce n'est pas parce qu'il pensait qu'elle était folle. Je pense qu'il savait très bien pourquoi elle lui avait tiré dessus, et qu'il avait une compréhension de son ressentiment, qu'il le mesurait.

G.F. : Ou bien cela s'intégrait aussi dans son cadre de créateur que de l'accepter.

M.R. : Absolument. D'autant qu'il est photographe et qu'il shoote, et que l'idée de shooter est présente dans l'œuvre, qu'il avait déjà été menacé avant par des artistes qui avaient tiré dans des tableaux à lui, donc...

G.F. : Je pense que Solanas est une femme dans ce milieu artistique, où la légitimité de la créatrice n'est pas donnée. Je perçois dans toutes les aventures et les parcours des femmes que je peux suivre sur ces deux derniers siècles que la question de la légitimité est fondamentale. En dehors de la précarité et de tout ce qu'on veut. Et je tourne toujours autour de cette question: comment voit-on ou comment ne voit-on pas leurs œuvres? Mais la solution n'est pas seulement de rendre visible. On peut continuer à le faire, je suis la première à vouloir le faire, mais c'est limité. C'est pour ça que l'avant-propos de Christiane Rochefort est si puissant, parce qu'elle se pose cette question-là: pourquoi sortir son couteau?

O.N. : Mirabelle, tu as décidé de porter à la scène ce texte-là: pourquoi ce choix de le «théâtraliser»?

M.R. : Ce qui m'intéresse, c'est de porter au théâtre des textes qui vont diviser la salle plutôt que la rassembler, ou en tout cas qui vont poser des questions qui scindent. Ce texte était une grosse provocation, le porter au théâtre c'est le faire entendre fort, et ne pas le réserver à celles et ceux qui voudront bien le lire. C'est-à-dire obliger un certain nombre de personnes à l'entendre. Pour moi, c'était d'abord le plaisir de cette provocation-là, et aussi, comme je ne monte pas toujours des textes de théâtre mais aussi des textes théoriques, l'idée de travailler le manifeste comme une parole-action. En l'occurrence, dans le texte de Solanas, il y a toute une part de mauvaise foi, assumée, et c'est ça presque la mise en action du texte. J'espérais un scandale dans la salle, et c'est d'ailleurs ce qu'on a obtenu quand on a joué à Avignon, il y avait quand même des gens qui se levaient, qui quittaient la salle, c'est rare d'avoir ce plaisir-là quand on joue.

O.N. : Dans le travail que vous avez fait avec Sarah Chaumette...

M.R. : Oui, et c'est important de dire que c'était une comise en scène et une co-création avec Sarah. Le manifeste est long, on a été obligé de le réduire, il est composé de deux parties, il y a d'abord la liste des responsabilités de l'homme — et la liste est très longue, et ensuite il y a la préconisation, d'ailleurs l'écriture change, quand arrive le projet politique du *SCUM* ça devient beaucoup plus rythmique, beaucoup plus inventif, on voit bien que c'est d'une autre nature. Ça invente une écriture à partir du moment où ça propose une nouvelle modalité d'action. J'avais deux scénarios préalables, et ce ne sont pas ces scénarios qu'on a mis en place au final, mais dans un premier temps je m'étais dit que le spectacle

pourrait être conçu comme une préparation à la guerre. Elle aurait fait de la muscu, préparé ses armes... Et puis j'avais une autre hypothèse, au début, qui était de jouer dans une assemblée de femmes, j'avais pensé séparer le public. C'est-à-dire mettre les femmes sur le plateau, dans ce qui aurait été une sorte de grande réunion Tupperware, et les hommes auraient été témoins de cette réunion non mixte. Finalement, on s'est retrouvé dans un simple rapport d'adresse, et nous avons travaillé sur la prise de parole. Nous avons mis un pupitre central, qui incarnait le masculin: il était gros, il était laid, il prenait toute la place, et il s'imposait. Et tout le jeu au début consistait à refuser cet espace central de parole, à le commenter, à l'indiquer comme un endroit où l'on ne veut pas aller. On essayait d'installer une sorte de fausse camaraderie initiale pour pouvoir se mettre un peu le public dans la poche. Et la deuxième partie du spectacle était vraiment au pupitre. Ce pupitre lui permettait de s'élever et de devenir un peu comme une sorte de statue soviétique ou une déesse. Donc au début elle est agréable, maquillée, volontiers féminine, aimable, et le ton se durcit au fur et à mesure. Jusqu'au point de rupture, quand on dit que les hommes «pourront se rendre dans le centre de suicide le plus proche où on les fera passer de vie à trépas, rapidement et sans douleur, en les gazant». Sarah a beaucoup travaillé à adoucir le spectacle alors que moi j'y serais allée probablement plus bourrin. Et elle a eu raison parce que c'était finalement plus insidieux.

O.N.: J'ai revu récemment le film de Carole Roussopoulos et Delphine Seyrig⁴. La salle riait beaucoup, comme si tout cela était une farce, une outrance. Ce n'était pas le cas la première fois où je l'avais découvert: les rires étaient alors bien plus rares. Comment faut-il selon vous envisager la question de l'adresse, afin de ne pas écraser la provocation, ne pas minorer l'humour et, simultanément, ne pas la neutraliser par la dérision?

G.F.: Ces textes risquent d'être neutralisés, soit par le rire, soit par autre chose, par exemple: «C'est formidable qu'une femme se soit enfin exprimée...» Or je crois qu'il faut toujours se demander: quel en est le contenu? C'est un de mes slogans: «Le féminisme, ça pense.» Et le «ça pense» de Solanas, je le trouve vraiment passionnant. Par exemple: «De nombreux savants mâles s'écartent prudemment de la recherche biologique, dans leur terreur de découvrir que les hommes sont des femmes plus qu'incomplètes...» On entend bien alors ce que le SCUM veut, démolir le système et non obtenir des droits à l'intérieur du système. Elle montre le passage à la limite, tout simplement. Elle parle aussi de faire la grève. Elle propose l'importation de thèmes qui d'habitude n'appartiennent pas au féminisme. Il y a comme une injection dans son texte de ce qui est refusé par ailleurs.

M.R.: Oui, par exemple, là, c'est très drôle: «Nous savons que le grand art est grand parce que les hommes, les spécialistes nous l'ont dit. Et nous ne pouvons pas dire le contraire vu que seules des sensibilités exquises bien supérieures à la nôtre sont à même de percevoir et d'apprécier ce qui est grand.» Donc c'est aussi de l'humour... Il faut rappeler que c'est quand même plagié en partie sur le texte de Swift, *Modeste proposition pour empêcher les enfants des pauvres en Irlande d'être à la charge de leurs parents ou de leur pays et pour les rendre utiles au public*. C'est comme une sorte d'antithèse qui est poussée jusqu'au bout, de toutes ces conséquences, et effectivement on ne peut qu'arriver au monstrueux.

O.N.: Mirabelle, si tu avais à remonter ce texte prochainement, est-ce que tu opterais pour un autre parti pris, en regard de ce qui se passe depuis quelques années autour des luttes et enjeux féministes?

M.R.: Je dirais que le présent est dans la salle et dans la tête des gens...

G.F.: Mais pas dans la tienne?

M.R.: Si. Mais moi, ce qui m'intéressait, c'est la puissance de ce texte-là, sa provocation. Je n'ai pas d'équivalent aujourd'hui que je pourrais monter, ou en tout cas je n'ai pas trouvé encore d'équivalent. Donc pour moi il s'agit de faire entendre le texte au mieux, et je ne pense pas que nous aurions changé la version. Je n'aurais pas fait de montage, je n'aurais pas voulu insérer d'autres textes. Non, je ne pense pas que je l'aurais changé. Peut-être le programme. Mais l'écoute a probablement beaucoup changé, oui, et j'espère d'ailleurs qu'on le rejouera pour voir comment on l'entend.

O.N.: Tu as proposé plus récemment une deuxième mise en scène autour d'une femme, Louise Michel. Comment est né ce projet?

M.R.: Le projet Solanas, on le mène au début sans production, par nécessité, on veut le monter quoi qu'il arrive, avec ou sans argent. À un moment arrive une production qui nous permet de le faire sans contrainte et en toute liberté. Le spectacle sur Louise Michel est né de l'envie de faire du théâtre en dehors des théâtres, pour le non-public, pour faire connaître des figures de femmes politiques, continuer à travailler sur l'anarchisme au féminin: comment on en arrive, en tant que femme, à avoir des convictions anarchistes à partir d'un manque politique? Pour Louise Michel, nous avons voulu faire un spectacle pédagogique, pour jouer dans

⁴— *SCUM Manifesto*, vidéo, réalisation Carole Roussopoulos et Delphine Seyrig, 1976 (27 mn).



La Plume et le Fusil, d'après les *Mémoires* de Louise Michel, mise en scène Mirabelle Rousseau, 2019. © Éric Morin.

les lycées et les collèges. On s'est dit: qu'est-ce qu'on a envie de raconter en une heure de cours, quelle femme veut-on défendre? Par ailleurs, moi, je ne connaissais rien à l'histoire de la Commune (on ne me l'a pas racontée, ni au collège ni au lycée), je fais souvent des spectacles pour combler mon ignorance, et donc connaissant très mal la Commune et étant moi-même communiste, j'avais des choses à rattraper. Comme c'est du hors-les-murs et qu'on est dans l'espace réel de la salle de classe, cela entraîne un naturalisme qu'on ne se permettrait jamais sur un plateau de théâtre. La comédienne (Émilie Paillard) arrive dans son costume de Louise Michel, et elle raconte sa vie. Au début, elle est en robe noire... On a adapté les *Mémoires* de Louise Michel, on a fait 16 pages avec 600, et on raconte chronologiquement, de la petite fille à l'institutrice, à la Commune, au retour de Nouvelle-Calédonie. Mais ce qui est important dans le spectacle, c'est qu'à un moment elle enlève sa jupe, elle est en pantalon, elle met son manteau de fédérée, et elle joue les combats dans la salle de classe. C'est un théâtre qui fait feu de tout bois et qui se joue sans plateau au milieu de l'assemblée. C'est très simple.

O.N.: Tu ne connaissais pas la Commune mais tu connaissais le nom de Louise Michel?

M.R.: Bien sûr.

O.N.: Et tu connaissais quoi du nom de Louise Michel?

M.R.: Très peu. Tout le monde connaît le nom de Louise Michel et sa tête, on peut la reconnaître, mais quant à savoir ce qu'elle a réellement fait, à quel moment, qui elle était, en fait on a tout à apprendre. Il y a très peu de femmes politiques ou poètes connues et elle en fait partie. Donc connaissons-la vraiment, rencontrons-la.

G.F.: Il faut remarquer qu'entre Valerie Solanas et Louise Michel, tu passes de quelqu'un qui disparaît à quelqu'un dont tout le monde parle. Pour moi qui regarde le visible ou l'invisible dans l'Histoire, ces deux figures sont exactement contraires.

O.N.: Et tu l'expliquerais comment, la notoriété de Louise Michel?

G.F. : J'ai écrit dans *Les Révoltes logiques* de 1977 un texte qui s'appelle « Des héroïnes symboliques? George Sand et Louise Michel »⁵. À l'époque, plongée dans le « nous, les femmes » de la révolution de 1848, je vais lire attentivement leurs textes et j'y trouve des choses très contradictoires. Notamment le fait que toutes les deux n'ont pas voulu soutenir, l'une en 1848, l'autre en 1880, les groupes féministes. Mais cela ne veut pas dire pour autant que l'une comme l'autre ne se sont pas engagées dans leurs textes. C'est pourquoi l'expression « cause des femmes » m'avait choquée dans le texte de présentation de ton spectacle *La Plume et le Fusil*.

M.R. : Tu m'avais appelée immédiatement !

G.F. : Cette expression n'est pas à sa place. D'abord, je trouve que le mot « cause » est extrêmement disqualifiant. Ça fait redescendre d'une marche ou deux. Et ensuite, ce n'est pas le problème de Louise Michel. Elle est dans le présent, *hic et nunc* : si c'est un groupe de femmes, elle sera là, mais s'il faut absolument partir pour une autre urgence, elle sera là aussi. Je réponds donc à ta question : elle est absolument partout. C'est ce qui l'empêche d'être plus qu'une héroïne symbolique du point de vue du féminisme, le fait qu'elle puisse abandonner une « cause » pour une autre. Elle est ingérable sur le plan catégoriel. C'est aussi le cas de George Sand, qui multiplie les présences et les mises en scène où privé et public s'emmêlent. Elle a des amants, puis elle n'en a plus, elle a des enfants... elle écrit avec les plus grands écrivains et penseurs, elle se fait beaucoup insulter, mais elle continue quand même. Elle traverse le temps. Dans le colloque sur Louise Michel organisé à Aix-en-Provence en 1982, Daniel Armogathe (j'ouvre une parenthèse : on doit, les remercier, lui et Maïté Albistur, pour leur *Histoire du féminisme français*, pour les deux tomes des textes féministes *Le Grief des femmes*⁶ — c'est dans ces volumes que j'ai découvert Fanny Raoul —, ils sont devenus totalement inconnus, c'est scandaleux), donc Daniel Armogathe dit, et je pense qu'il doit viser entre autres mon article, que finalement on se trompe quand on affirme qu'elle n'a pas assez soutenu la « cause des femmes » alors qu'elle l'a soutenue plus qu'on a pu le dire. Ce que je montre, et c'est vrai pour George Sand aussi, c'est qu'elle est prise dans la multiplicité des causes de gauche. Si, à l'époque, j'ai opté pour ce titre un peu polémique d'« héroïnes symboliques », c'est parce que le féminisme avait alors trop besoin d'icônes et d'images. Et c'est une chose que je continue à critiquer. La dernière icône, c'est Simone de Beauvoir et c'est très bien. Maintenant, il n'y en a plus, on est dans le pluriel. Et Simone de Beauvoir elle-même a apprécié : « Je retombe dans le pluriel grâce à vous, les jeunes féministes de 1970. » Les héroïnes symboliques, ce sont celles que nous, les femmes qui nous sentons tellement peu sûres de nous-mêmes, allons chercher comme images.

M.R. : Mais je pense que ce qui se jouait aussi dans la discussion qu'on avait eue à l'époque c'est que Louise Michel a quand même une grande défiance par rapport au vote et au suffrage, elle voit des élections qui sont truquées en permanence, donc se battre pour le droit de vote ce n'est pas sa priorité, elle se bat pour l'égalité des salaires, pour la reconnaissance des femmes non mariées, en prison, elle soutient et défend les prostituées...

G.F. : Oui, mais elle aurait très bien pu entendre Hubertine Auclert et ce qui se jouait dans la question du vote : je paye des impôts et je ne vote pas ? Alors je ne vais pas payer mes impôts. Ce qui est quand même une position pas très bourgeoise de la part d'une bourgeoise comme Hubertine Auclert, qui avait des biens, qui appartenait à une certaine classe sociale. Sa défiance, on la comprend très bien, mais je crois que c'est autre chose qui coïncide. Il faudrait faire une analyse, que je n'ai pas faite, de la position masculine face aux choix stratégiques des émancipations. J'en profite pour critiquer ma génération, et je fais un mea culpa à propos des suffragettes anglaises (et françaises). Dans les années 1970, on s'est trompées, en répétant sans cesse que nous n'étions pas comme elles, que nous étions beaucoup plus révolutionnaires, etc. Et maintenant je vois de plus près combien elles furent subversives. Elles ont été en prison, et elles se sont fait marcher dessus par les chevaux, etc., je pense qu'on était un peu gonflées de dire « Nous, on n'est pas comme les féministes bourgeoises, les suffragettes anglaises du début du siècle ». Ce sont là des lectures a posteriori, et il en va de même pour le refus du suffrage chez Louise Michel (qui, par ailleurs, soutiendra la naissance de la Loge mixte franc-maçonne).

O.N. : Geneviève disait que le besoin d'icônes est un peu problématique. Comment est-ce que tu te positionnerais, Mirabelle, par rapport à cette question pour le et ton féminisme ?

M.R. : Solanas pour moi n'était pas assez connue du grand public au moment où on a monté *Scum*, et je me dis : voilà une figure importante et iconique pour moi, donc je vais essayer d'en faire une icône pour tout le monde. Et après, Louise Michel est une icône, mais on va la découvrir dans sa complexité.

G.F. : Ce sont des figures singulières plus que des icônes.

5— Repris in G. Fraisse, *Les Femmes et leur histoire*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1998, 2019, p. 381-420.

6— Maïté Albistur, Daniel Armogathe, *Histoire du féminisme français du Moyen Âge à nos jours*, Paris, éd. Des Femmes, 1977, et Maïté Albistur, Daniel Armogathe (publié par), *Le Grief des femmes. Anthologie des textes féministes*, Paris, éd. Hier et demain, 1978.

M.R. : La saison prochaine, nous allons travailler sur Emma Goldman.

O.N. : Et ce sera un solo ?

M.R. : Oui. Mais du coup, pour moi, connue ou inconnue, qu'importe. Par contre, ça pose la question du public. Si je vais jouer pour des lycéens, si je propose Emma Goldman aux profs de français, ils ne vont pas m'accueillir dans leurs salles de classe, si je propose Louise Michel: «elle est connue, ça va rentrer dans mon programme», la porte est ouverte. Donc, selon le public que j'ai en face, je présente une femme connue ou inconnue, mais pour moi la démarche est plus de m'intéresser à ce qu'elles ont écrit, comment elles se sont battues. Emma Goldman, il y a le moment où elle entre en conflit avec son mentor, Johann Most, elle prépare sa cravache, elle vient à la conférence, et à un moment elle monte et elle le fouette publiquement. Ce type de passage à l'acte m'intéresse.

G.F. : Il faut chercher un mot parce que ce n'est pas le mot «icône» qui convient, il y a «singularité», mais aussi un autre mot qui me vient sans doute des *Révoltes logiques*, c'est celui de femme «remarquable»; c'est-à-dire qui est à remarquer, qu'on peut faire remarquer, ou qu'on marque. Moi je verrais bien plutôt du côté de la marque ce que tu fais.

M.R. : Oui, remarquez-la, remarquons-la.

G.F. : Si je prends l'exemple de Clémence Royer, je vais la travailler alors qu'elle n'est pas du tout intéressante politiquement, mais elle l'est pour la démarche de pensée qu'elle a choisie: «Je traduis Darwin, je fais un cours de philosophie uniquement destiné aux femmes en 1859», il faut le faire. Là, on est dans le remarquable. La question de l'icône renvoie plutôt à l'«l'héroïne symbolique», celle qui fédère. L'icône nécessite l'effacement des contradictions. Et la seule qui a pu rester icône c'est Simone de Beauvoir, parce qu'elle a accepté, en 1970, de remettre en cause sa démarche, celle du *Deuxième Sexe*. Et dans son échange avec Alice Schwarzer: «Et maintenant vous dites Nous, les femmes»? et elle répond: «Non, je dis Nous, les féministes». Elle accepte vraiment la contradiction dans laquelle elle se trouve, à écouter maintenant ces gamines échevelées qui arrivent chez elle.

O.N. : Mirabelle, cette succession de monologues, de solos, est-ce que c'est un projet au long cours? L'idée serait de proposer une série de femmes remarquables?

M.R. : Je préférerais disposer de moyens de production qui me permettent d'accéder aux plateaux de théâtre, avec des décors, des grandes distributions, monter des gros spectacles. Mais je veux aussi que mes spectacles

jouent devant beaucoup de public, je veux que ça tourne, je veux que ça se voit, je veux que ça se diffuse, c'est presque de la propagande. Donc mieux vaut un solo que nous allons jouer quatre-vingts fois sur trois ans qu'un gros spectacle qui sera très peu diffusé et vu. Je pense aussi mes spectacles comme «des armes légères». Ce petit spectacle à 400 euros sur Louise Michel a déjà joué quarante fois, dans de nombreuses salles de classe, on diffuse... L'économie de production nous permet de toucher un public plus large. Après, on ne fait pas des essais formels, artistiques, de théâtre, comme on peut le faire sur des spectacles différents. Mais oui, l'envie d'une série de spectacles légers sur des figures féminines remarquables, ce ne serait pas un panthéon parce que le panthéon on l'imagine toujours au masculin, mais plutôt un répertoire.

G.F. : Il y a eu Tarkos aussi, il y a eu des hommes.

M.R. : Oui, nous avons fait plusieurs solos... Philip K. Dick... Kurt Schwitters, Raymond Roussel, etc. Dans un solo, il y a une concentration de l'acte théâtral, et, je ne sais pas comment dire, il y a quelque chose de plus puissant dans l'échange.

G.F. : Mais la question que te pose Olivier, c'est: est-ce que tu es limitée, donc est-ce que tu es dans la limite de par cette situation, de faire des solos? Est-ce que ça représente pour toi une limitation?

M.R. : Ça l'aurait été si nous n'étions pas sortis des théâtres. C'est-à-dire parvenir à ce que ces solos puissent taper ailleurs, autrement, et si c'est le cas, je ne me sens pas limitée. Récemment, nous avons joué Louise Michel à la maison d'arrêt de Bois-d'Arcy, devant un public uniquement masculin, en défendant des questions d'égalité, de laïcité.

G.F. : Et ça marche bien?

M.R. : En tout cas, elle est un personnage suffisamment puissant pour que ces messieurs montrent un intérêt certain, enfin ils sont avec nous.

O.N. : Je reviens sur ces questions de production. Moi, j'ai vu deux grandes formes de toi, j'ai vu le *Manchette (Iris)* et le Brecht (*Turandot*). Ce sont des choses aujourd'hui quasi impossibles à faire en termes de production, en termes de coproducteurs qui pourraient suivre. Qu'est-ce que tu pourrais dire de tes moyens de production et de ceux des femmes metteuses en scène aujourd'hui – tu sièges au bureau du Syndéac, ce qui te permet d'avoir peut-être une vision d'ensemble?

M.R. : Je pense que la génération qui nous précédait, les femmes qui n'ont pas eu accès aux moyens de

production dans les années 1980, ne se sont pas assez battues, parce qu'elles n'osaient pas formuler les empêchements qu'elles rencontraient. Même Mnouchkine semblait être sur une île, sans remarquer qu'il y avait un problème de partage des moyens de production pour les autres. On est arrivées sur un terrain où le combat était perdu. En 1990, le panorama théâtral était intégralement masculin.

G.F. : Je pense que le monde de l'art en général a été décalé par rapport à d'autres lieux. Par exemple, je rentre au CNRS en 1983 avec, pour projet, «les fondements philosophiques du discours féministe». On est en 1983, nous sommes en train de pousser des barrières, mais le milieu de l'art semble loin. Et le milieu de l'art, ce n'est pas seulement le théâtre, c'est aussi toutes les écoles d'art: rien.

M.R. : Disons qu'on était tellement en retard que ça a évidemment bougé prodigieusement en vingt ans. Mais réunir des moyens de production, c'est convaincre des partenaires, plusieurs, autour d'une chose, et ce n'est pas facile. Parce qu'il faut que ces partenaires soient d'accord, il faut qu'il y ait cooptation. Souvent, j'arrive à persuader un gros partenaire, et là je peux faire un gros spectacle, mais j'ai toujours du mal, et je pense que nous avons toutes du mal à engager des processus de cooptation qui de toute façon ne nous sont pas destinés... Et ce qui fait très peur, là où la mâchoire pourrait se refermer sur nous, ce serait d'être assignées à monter des textes de femmes: «vous êtes spécialiste du féminisme ou des femmes». Comme on nous demande de faire du théâtre pour enfants, on va nous demander de faire du théâtre de femmes pour les femmes. Alors que, par exemple, lorsque nous avons travaillé sur *Manchette*, c'était un théâtre de flingues, de bagnoles, de nénettes en combi de latex... J'aime les écritures populaires, de seconde zone, les littératures mineures sont parfois très misogynes, et je me sens chez moi aussi dans ce genre d'univers. Du coup, j'espère que j'aurais la permission après tous ces travaux sur des femmes de monter Nietzsche ou Guy Debord si j'ai envie, ou de monter autre chose.

G.F. : J'ai envie de répondre qu'on est toujours prises dans des pièges. Les pièges sont de toutes les sortes. À partir du moment où ça nous intéresse, il n'y a pas de raison d'avoir peur du piège. Qui n'est pas confronté, dans sa recherche, à quelque chose qui peut lui déplaire? On a tellement envie de dire que la question des femmes est un piège, quel qu'il soit.

M.R. : Oui, mais si la place qu'on obtient ce n'est pas le grand plateau, pas l'apport de production important, mais la petite date pas chère qu'on joue dans les lycées et sur laquelle la presse ne fera pas de papiers... on disparaît aussi de l'espace central du théâtre. Ça ne me gêne pas, parce que finalement ce public m'intéresse

moins que l'autre, donc... Et alors que si je jouais dans des théâtres, je devrais attendre une réponse dans un an pour savoir si je peux jouer dans deux ans, là j'ai un spectacle qui s'autoprogramme sur la base de l'intérêt des spectateurs. Ce qui est bien, c'est qu'avec un seul comédien on peut reprendre tout le temps, d'où l'intérêt de ces armes légères...

G.F. : C'est quand même de la jouissance. Parce que c'est quand même ça, l'objectif. C'est ce que j'écris dans *La Suite de l'Histoire*: pourquoi je n'ai pas accordé plus de place à la question de la souffrance; c'est un choix lucide, très précis.

O.N. : Pour conclure, très concrètement, Mirabelle, là, chez des artistes femmes de ta génération, il commence à y avoir des associations, des alliances, des travaux collectifs, des prises de position collectives: qu'est-ce que toi tu considères comme le plus urgent? ou comme le plus nécessaire dans la situation actuelle? par rapport à ce qui peut se vivre ou à la façon dont l'institution est organisée?

M.R. : Le plus important, c'est la notion d'éga-conditionnalité. Dans des espaces publics avec de l'argent public, on ne peut pas répartir les moyens de production de manière si inégalitaire. Donc, pour moi, des théâtres qui ne donnent pas à voir suffisamment la pluralité des œuvres et des genres devraient être amputés d'un certain nombre de subventions. Et après, je crois plus à des stratégies de boycott: de taper au portefeuille, d'appeler les spectatrices à boycotter les théâtres. Je ne suis pas sûre que l'État le fera, mais nous on peut le faire assez facilement. Il faut quand même rappeler que dans les salles il y a plutôt 70 % de spectatrices. Donc si ces femmes-là à un moment se rendent compte que la soupe qu'on leur sert... et qu'on est à tracter devant les théâtres, à dire «Désertons», c'est la grève des spectatrices. On attend l'éga-conditionnalité des subventions. Le ministère a actuellement un discours très théorique contre les violences, mais dans la réalité des artistes associé(e)s le compte n'y est pas, dans les nominations on n'y est pas, les *short lists* ne sont pas systématiquement paritaires, donc il y a aussi un jeu de dupes qui doit cesser. J'attends beaucoup de l'Europe en fait, et je me demande quand l'Europe arbitrera-t-elle enfin en faveur d'une répartition genrée et égalitaire des subventions à la création.



Paris ● Ile-de-France
pariscope

**SCUM RODÉO, MARIE PLANTIN
JUILLET 2015**

“ La metteur en scène Mirabelle Rousseau, chef de file du T.O.C. (Théâtre Obsessionnel Compulsif), s’empare du “SCUM Manifesto” de Valerie Solanas, forme étrange et brute de décoffrage à mi-chemin entre le manifeste underground féministe, le tract politique, le manuel d’émancipation ou d’anticipation... Impossible à caser, ce texte, drôle et puissant, sorte de pamphlet ultraviolent anti-mecs est porté par la comédienne Sarah Chaumette avec un sacré panache, libérant le double registre du texte : sa portée comique évidente, fruit de sa radicalité excessive, mais aussi ses embardées romanesques qui le font dériver vers quelque chose de l’ordre de la science-fiction. Un régal ! ”

Spectacles / Théâtre / SCUM RODEO à la Maison des Métallos

THÉÂTRE

SCUM RODEO À LA MAISON DES MÉTALLOS

16 juillet 2015 Par [Milena Landre](#) | 0 commentaires



TELECHARGER LE PDF

Ce mois-ci, la [Maison des Métallos](#) propose une programmation autour des icônes en questions. Seuls en scènes, six comédiens questionnent des artistes comme Mohammed Ali, Michael Jackson, Jim Morrison, Janis Joplin et ... Valerie Solanas. Du 15 au 18 juillet se joue SCUM Rodeo d'après le SCUM Manifesto de Valerie Solanas, mis en scène par Mirabelle Rousseau avec Sarah Chaumette.

Valerie Solanas publie son pamphlet anarcho-féministe SCUM Manifesto en 1967. Un an plus tard, la féministe américaine se fait connaître mondialement par sa tentative d'assassinat sur Andy Warhol. Personnage utopiste, radical, affolant, Valerie Solanas intrigue et questionne encore. Mirabelle Rousseau met en scène son manifeste *SCUM*, qui recommande « à toutes celles qui ont un brin de civisme, le sens des responsabilités et celui de la rigolade, de renverser le gouvernement, en finir avec l'argent, instaurer l'automation à tous les niveaux et supprimer le sexe masculin ».

Sur le plateau de la Maison des Métallos, Sarah Chaumette interprète à distance le manifeste, incarnation d'une attaque radicale et sans merci envers la domination masculine. La mise en scène est sans excès, seuls une estrade et un micro tiennent lieu de décor. La comédienne traverse le texte avec fantaisie et férocité : elle amuse par son attitude délurée et sa relecture ironique du texte. Durant 50 minutes, Sarah Chaumette absorbe avec acuité le brulôt underground qui fait écho au sein d'un public à la fois hilare et choqué par les mots de ce texte devenu culte. SCUM Rodéo interroge le spectateur tant sur les luttes féministes actuelles que sur cet essai virulent et polémique à travers un jeu juste et dynamique.

THÉÂTRE

Les femmes au pouvoir !

par Maryse Bunel | 19 novembre 2013 | Théâtre

Mirabelle Rousseau du Théâtre obsessionnel compulsif met en scène un nouveau manifeste. Celui de Valerie Solanas qui est un brûlot féministe. *Scum Rodéo* est présenté mardi 19 novembre au Volcan maritime au Havre dans le cadre d'Automne en Normandie**.**

Pour Valerie Solanas, il fallait la violence pour répondre à une autre violence. Cette femme, féministe, plus connue pour avoir tiré sur Andy Warhol en juin 1968, a écrit un an plus tôt et publié à compte d'auteur, *SCUM Manifesto*, un **texte radical** sur l'homme, la femme, les rapports amoureux, le pouvoir, l'argent, le capitalisme...

Tout un programme féministe et libertaire pour sortir de la société patriarcale. **Un vrai programme** avec des mesures extrémistes et loufoques : « *Les Scum deviendront des membres des forces du détravail, des forces du foutrage-de-merde : elles trouveront toutes sortes de boulots où détravailler. Les vendeuses Scum, par exemple, ne feront plus payer les marchandises...* »



photo Pierre Grosbois

Scum qui signifie rebus représente toutes ces femmes, « *des nanas cool, plutôt cérébrales, et quasiment asexuelles* » qui doivent mener **un combat** pour leur libération. Mirabelle Rousseau du **Théâtre obsessionnel compulsif** interroge cette parole, ces luttes féministes dans ce Scum Rodéo, donné cet été dans une version courte lors des Sujets à vif du Festival d'Avignon. « *Le rapport au public est très intéressant parce que les*

spectateurs se positionnent. Ils acquiescent, font des remarques sur ce texte qui a une dimension politique », remarque la metteur en scène.

En deux parties

Pour porter Scum Rodéo, Mirabelle Rousseau a choisi Sarah Chaumette. « *C'est une femme qui aime la performance. Elle a l'âge et elle est engagée physiquement. Dans ce spectacle, il fallait un engagement du corps. C'est indispensable* ». La comédienne se dévoile tout d'abord telle une conférencière pour exposer les faits.

« *C'est un truc à double détente. Elle prend de la distance, fait comme si ce texte n'était pas le sien, puis le fait rentrer dans le discours. Nous avons fonctionné comme un cheval de Troie* ». Là, la conférencière s'empare de cette parole, se tient au pupitre devant un micro et balance avec fougue son projet utopique. Elle se charge d'une puissance électrique et se transforme en une espèce de **gourou illuminé**. On rit tant cette femme perd toute crédibilité.

l'Humanité.fr

CULTURE ET SAVOIRS (/CULTURE)

FESTIVAL D'AVIGNON 2013 (/MOT-CLE/FESTIVAL-DAVIGNON-2013)

SARAH CHAUMETTE (/MOT-CLE/SARAH-CHAUMETTE)

Licorne plastifiée et électricité dans l'air

M.-J. S. LUNDI, 22 JUILLET, 2013

Envoyée spéciale. Entrons donc dans le vif du sujet. Ces formes courtes (deux fois trente minutes), sous le patronage de la SACD, se déroulent dans le jardin de la Vierge. L'occasion de découvrir un spectacle qui, peut-être, se poursuivra ailleurs. D'abord, l'acteur Nicolas Maury pousse la chansonnette sur des airs de Julien Ribot et des textes de plein d'auteurs. Une licorne « pet-shop » en plastique rose qui sort du mur latéral, un portrait d'enfant – une croûte comme on en trouve à Montmartre –, voilà pour la scénographie. Nicolas Maury, habillé par Carven, chante à peu près juste et se trémousse faux. Du sous Alex Beaupin. ça s'appelle Son-son, ça aurait pu s'appeler Tagada Tsoin tsoin.

Ensuite. Mirabelle Rousseau, metteure en scène dont on avait découvert un magnifique Turandot dans le off il y a quelques années, met en scène Scum, manifeste radical d'un féminisme américain tout aussi radical, pamphlet antimachiste, anticapitaliste. Scum a été écrit en 1967 par Valérie Solanas, qui le publie à compte d'auteur et le vend dans les rues de New York. C'est un appel à flinguer la gente masculine à quelques rares exceptions, à la libération et à l'émancipation des femmes dans une Amérique qui mène une sale guerre au Vietnam. Le texte, aujourd'hui, fait figure de témoignage anthropologique. Quoique. À l'heure où la féminisation à la tête des institutions théâtrales fait débat, on se dit que ça ne peut pas faire de mal... Sarah Chaumette (notre photo), tailleur, chaussures à talons, lunettes tantôt sur le nez tantôt dans les cheveux, balance ce texte avec une désinvolture et une distance bien senties. Cheveux électrisés, elle va soudain s'enflammer, grimpant sur une tribune qu'elle piétine joyeusement. Pour redescendre de son frêle piédestal, un technicien vient à son aide dans un geste empreint de galanterie. C'est drôle, féroce. Les filles rient, beaucoup. Ces messieurs un peu moins. On les comprend.

Jusqu'au 25 juillet, à 18 heures, dans le jardin de la Vierge du lycée Saint-Joseph.



CULTURE

Brûlots à Vif en bande organisée

MARIE-CHRISTINE VERNAY (À AVIGNON) 22 JUILLET 2013 À 22:06

CRITIQUE Avignon . Le programme «Sujets à vifs» révèle des spectacles énergiques et inventifs, à cheval entre danse et cirque.

Cette année, le Vif est vraiment dans le sujet. Les programmes proposés au jardin de la Vierge par la Société des auteurs et compositeurs dramatiques (SACD), avec la complicité de Daniel Larrieu, administrateur délégué à la danse, sont de haute tenue. Ils font voler en éclats les frontières entre les disciplines en rendant hommage aux métiers de la scène, aux comédiens, danseurs, musiciens. Leur force de proposition est incontestable, et un théâtre s'invente sous nos yeux, faisant débat au lieu de le clore. Ici, ça cogne.

Sang. A commencer par le SCUM Rodeo. La metteuse en scène Mirabelle Rousseau, spécialiste des manifestes, et la comédienne Sarah Chaumette, géniale conférencière qui glisse vers la prophète illuminée, sont allées chercher un pamphlet, celui de Valérie Solanas, Américaine connue pour avoir tiré sur Warhol. Imaginant exclusivement un monde de femmes, l'auteure remet aussi en cause le système monétaire, la finance. Écrit en 1967, le brûlot underground SCUM, qui attaque de face l'ordre social masculin, est tenu à distance par une mise en scène et une interprète délurées qui se permettent quelques facéties, comme celle du micro de la conférencière qui débande. Sur son podium, Sarah Chaumette en costume de secrétaire de cabinet médical, avec un rien de rouge dans les cheveux, crache son venin. Le podium est un bûcher où brûler la sorcière.

Autre combat dans Bataille, de Pierre Rigal. Deux jeunes hommes, joués par Hassan Razak et Pierre Cartonnet, déboulent sur la scène en bretteurs. Dans les bras l'un de l'autre, ils se cognent, jusqu'à ce qu'un peu de sang coule de la bouche. C'est la guerre des boutons, en plus pervers. En ralentissant les gestes, le combat devient une danse, mais il reprend jusqu'à la folie et aux cris, quand la victime est tirée par les cheveux. Bagarre pitoyable et parfaitement réglée, c'est une violence domestiquée, un jeu d'enfant en quelque sorte dont personne ne sort indemne.

SCUM Rodeo d'après Valérie Solanas, traduction Blandine Pélissier, mise en scène Mirabelle Rousseau, avec Sarah Chaumette

Véronique Hotte

Festival Elles résistent- La Parole Errante, Maison de l'Arbre à Montreuil, le 17 février.

En 1967, Valerie Solanas publie à compte d'auteur son manifeste SCUM qu'elle vend dans les rues de Manhattan, une voix saisissante, étrange et poétique.

Sara Stridsberg, figure de la littérature suédoise contemporaine, qui s'est penchée sur Valerie Solanas (La Faculté des rêves), évoque une satire politique flamboyante.

L'auteure américaine déconstruit le monde autour d'elle : l'art, la politique, l'architecture, la psychologie, la philosophie et la religion : « Valerie est la pute intellectuelle, la pacifiste qui essaie de tuer Andy Warhol, la hâsseuse d'hommes qui leur vend pourtant son corps toute sa vie. » Des paradoxes existentiels et littéraires.

Née en 1936 dans le New jersey, disant être violée par son père et ne supportant pas son beau-père, elle est élevée par son grand-père violent et alcoolique qui l'abandonne à 15 ans. SDF et prostituée, la jeune femme obtient un diplôme de psychologie, voyage aux Etats-Unis et arrive à Greenwich Village.

Valerie Solanas confie en 1967 à Andy Warhol le manuscrit de sa pièce « Up your as », espérant qu'il l'aide à la produire. Elle lui réclame plus tard le manuscrit qu'il a perdu : elle exige réparation et se voit distribuée dans de petits rôles de ses films. Mais attendant Warhol dans le hall de la Factory, elle tire trois balles sur lui en 1968.

Soit une fille sans mère aimante, qui vit dans la rue, prostituée, étudiante, marginale, qui se perd entre prison, internement psychiatrique et toxicomanie : « C'est un monde d'hommes dans lequel une femme qui décide d'être féministe rencontrera beaucoup de difficultés, mais peut-être qu'il y a beaucoup à apprendre de ce monde, beaucoup de quoi s'inspirer, de par le simple fait de savoir ce que c'est qu'être un outsider le contemplant de l'extérieur », écrit Joyce Carol Oates.

La metteuse en scène Mirabelle Rousseau et la comédienne Sarah Chaumette voient dans ce SCUM Rodeo un programme féministe et libertaire scénique : tract politique, manuel d'émancipation, utopie totalisante, poème d'anticipation... Document monstrueux et paradoxal, le SCUM fascine et rebute sans pour autant cesser d'être une référence misandre. À la fois texte culte et texte confidentiel, depuis bientôt cinquante ans, le SCUM questionne et persiste à invectiver l'ordre social masculin. SCUM signifie rebus (ou déchet) et désigne des femmes « cools et asexuelles » se donnant pour but d'éradiquer le genre masculin !

Ce pamphlet est un plaidoyer révolutionnaire que soutient une parole frénétique, urgente, agressive, un mélange d'humour percutant et d'autoritarisme, anti-machiste et anticapitaliste puisqu'il s'agit de renverser le gouvernement et instaurer l'autonomie à tous les niveaux : « Vivre dans cette société c'est, au mieux, y mourir d'ennui, rien dans cette société n'est adapté aux femmes, alors, à toutes les intrépides qui ont une conscience citoyenne et le sens des responsabilités, il ne reste plus qu'à renverser le gouvernement, éliminer le système monétaire, mettre en place l'automatisation et détruire le sexe masculin. »

Sarah Chaumette est à son affaire quand elle se saisit face à la salle du brûlot féministe, moqueuse, railleuse, sarcastique et toujours bien mise, quand elle arpente la scène d'un pas décidé et frondeur. Mais peu à peu les mots rudes et rugueux s'enflamment à travers une belle incandescence tant et si bien que la blonde comédienne en vient à défaire son chignon élégant : la longue chevelure libre s'électrise quand la conférencière prend place, assise sur son piédestal, peut-être un symbole phallique.

Les cheveux de la belle Mélisande s'élèvent dans les airs, métaphore de gorgone ou de sorcière, tandis que l'actrice sermonne, explique, enseigne et tance son public. Sourire en coin, quand la magie s'achève, un technicien se risque sur le plateau et vient tendre la main à la prêtresse pour qu'elle redescende en toute grâce et sécurité.

Même si le SCUM historique paraît un peu désuet aujourd'hui, il dégage encore de beaux restes qu'il n'est pas indifférent d'entendre.